

IN MEMORIAM
JEAN-MARC JALLON (1945-2019)

par

René LAFONT

Jean-Marc Jallon est né à Paris le 14 juin 1945. Il est entré à l'École Normale Supérieure de Paris en 1965 (groupe C, Biologie) et a suivi des études de Chimie et Biochimie à l'Université de Paris.



Il a soutenu sa thèse de spécialité dès 1969, puis il a effectué un premier post-doc à l'Université de Pennsylvanie. Il a été recruté au CNRS en 1972 au sein du Centre de Génétique Moléculaire, puis du Laboratoire de Biologie et Génétique Évolutive à Gif-sur-Yvette.

Il a obtenu en 1974 son Doctorat d'État en enzymologie, puis il a effectué un premier séjour au Japon de 1975 à 1977, séjour qui s'est régulièrement renouvelé au cours des années suivantes et qui a représenté un tournant dans sa carrière, en la réorientant de l'enzymologie vers l'étude du comportement et de la communication chimique. C'est également au Japon qu'il a rencontré son compagnon Hirofumi Chonan.

Il a ensuite été recruté comme Professeur de Biologie par l'Université Paris-Sud (Orsay) en 1989, où il a poursuivi sa carrière jusqu'à son départ à la retraite en 2008. Il y a occupé de nombreuses responsabilités à la fois dans le domaine de l'enseignement (mise en place de nouveaux modules relatifs au comportement) et celui de la recherche (direction de Laboratoire, de Département ou d'Institut). Sa notoriété

Bulletin de la Société zoologique de France 145 (1)

l'a amené à être professeur invité à l'Université Métropolitaine de Tokyo et à l'Institut de Biologie de l'Académie des Sciences de Shanghai.

Les recherches de Jean-Marc Jallon ont donc commencé dans le domaine de l'enzymologie sur la glutamate déshydrogénase, une enzyme allostérique multimérique particulièrement complexe, dont il a précisé la structure quaternaire et les divers mécanismes de régulation.

C'est à l'occasion de son séjour au Japon qu'il a opéré une reconversion spectaculaire et qu'il s'est intéressé au comportement sexuel de la *Drosophile* en mettant au point une méthode de mesure quantitative de son sex-appeal. À partir de là, il en a analysé les composantes visuelles, auditives et olfactives (bouquet phéromonal à base d'hydrocarbures cuticulaires). Ce dernier, très complexe, comporte un mélange de facteurs excitateurs et inhibiteurs dont il a élucidé la nature chimique et les étapes de leur biosynthèse. Il a par la suite étudié les variations de ces composantes, expliquant ainsi la spécificité des mécanismes de reconnaissance et leur évolution entre espèces voisines du genre *Drosophila*. Il s'est également intéressé à d'autres espèces d'insectes par le biais de diverses collaborations, et publié plus d'une centaine d'articles scientifiques.

Jean-Marc Jallon s'est également beaucoup investi pour la collectivité, en particulier dans le cadre de l'Union Internationale des Sciences Biologiques (IUBS) et de la Société Internationale de Sciences Zoologiques (ISZS), ainsi que celui de la Société Zoologique de France dont il a été Secrétaire général pendant deux ans. Dans le cadre de l'IUBS, il a œuvré de 2004 à 2012, passant de membre du Comité à Vice-Président, puis Secrétaire général. Dans le cadre de l'ISZS, il en a été élu Président en 2008. Il a contribué au redémarrage des Congrès Internationaux de Zoologie et a présidé celui co-organisé à Paris en 2008 par le MNHN et les Universités de Paris 6 et Paris 11.

Jean-Marc Jallon nous a quittés le 17 septembre 2019. Il nous laissera le souvenir d'un collègue très humain et passionné par son travail d'enseignant et de chercheur au service de la communauté, sans rechercher les honneurs. Sa vaste culture scientifique à l'interface de la Biologie et de la Chimie l'avait également amené à participer à diverses instances nationales (CNU, Comité National du CNRS...) où son travail a été apprécié de tous.

IN MEMORIAM
HOMMAGE AU PROFESSEUR PATRICE FRANCOUR

par

Karim MEZALI

C'est avec une immense mélancolie que nous avons reçu l'annonce de la perte prématurée d'un scientifique aguerri, le Professeur Patrice FRANCOUR, engagé pour la conservation du milieu marin à l'échelle méditerranéenne, le dimanche 13 octobre 2019, suite à un long combat contre cette incurable maladie.



Docteur de l'université d'Aix Marseille, Patrice a été nommé Maître de conférences à Nice en 1998, puis professeur en 2002. Il a dirigé le laboratoire ECO-MERS pendant dix ans avant sa transition en fédération de recherche en 2016 puis en unité mixte de recherche en 2019 ECO-SEAS labellisée par le CNRS. Ce succès est à mettre à son actif, grâce à sa persévérance scientifique et pédagogique.

Passionné par la biodiversité marine et l'ichtyofaune côtière en particulier, Patrice a développé de nombreuses approches construites sur l'observation *in-situ* afin de mieux cerner, comprendre et qualifier l'état écologique des écosystèmes côtiers, et d'en promouvoir leur préservation, comme la méthodologie FAST et le suivi des récifs artificiels, un thème pour lequel Patrice n'a jamais hésité à recevoir les jeunes chercheurs pour les initier à sa méthode.

Bulletin de la Société zoologique de France 145 (1)

Il était parmi les pionniers à étudier les holothuries « concombres de mer » en méditerranée sur le plan écologique et surtout à développer la standardisation des mesures des holothuries que plusieurs chercheurs ignoraient à l'époque. Il a mis en évidence la prédation sur ces espèces en 1997 et a étudié en détail la micro-répartition des holothuries au sein de l'écosystème à *Posidonia oceanica* de la mer Méditerranée.

Son érudition et son expertise scientifique, ainsi que son fonds bibliographique pléthorique ont permis à plusieurs chercheurs de restructurer leurs recherches et de trouver des solutions à des problématiques plus actuelles. Il s'est engagé dès les premières heures en faveur de la protection du milieu marin et des aires marines protégées en Méditerranée. Fort de son engagement universitaire, Patrice prolongeait son action au sein de nombreuses organisations et associations, dont l'Union Internationale pour la Conservation de la Nature.

Ce mordu de plongée sous-marine manquera aux amoureux de notre chère Méditerranée, il va sans dire que sa mémoire sera honorée par nos contributions scientifiques, un retour loyal pour son humilité et sa bonhomie. Repose en paix, Patrice !

IN MEMORIAM
FRANÇOISE BIGEY (1941-2019)

par

Jean-Loup d'HONDT

Françoise Paule Bigey, victime d'une mauvaise chute dans sa résidence secondaire de Juziers (Yvelines) et dans l'impossibilité de pouvoir atteindre son téléphone pour joindre des secours, n'y a été retrouvée morte qu'une semaine plus tard,



après intervention de la municipalité à la demande de ses voisins, surpris de ne pas la voir se promener dans son jardin comme à l'accoutumée. Il faut donc lui souhaiter – ce que nous ne saurons sans doute jamais – de ne pas avoir trop souffert, ni agonisé sur place pendant plusieurs jours, dans l'impossibilité de se relever et consciente en toute lucidité de s'affaiblir progressivement avec le temps.

Elle se rendait à Juziers chaque week-end et chaque fois qu'elle disposait de quelques jours consécutifs qu'elle pouvait consacrer à la détente et au jardinage. Elle se plaisait beaucoup dans cette maison de campagne dont elle avait hérité de ses parents, entretenant avec passion

son vaste jardin en pente et ses arbres fruitiers, à flanc de colline et dominant le cours de la Seine, situé à 45 km de Paris et à 10 de Mantes-la-Jolie ; aimant conduire et se grisant de vitesse bien que toujours prudente, elle gagnait sa propriété au volant de ses voitures successives, les premières de sport, les plus récentes plus traditionnelles.

Bulletin de la Société zoologique de France 145 (1)

Fille unique, elle avait connu la jeunesse aisée, mais rigoureuse et rigide dans ses principes moraux, de la bourgeoisie catholique traditionnelle et militante française. Elle était la fille d'un médecin-obstétricien très renommé de Paris et d'une artiste-peintre aquarelliste. Ses parents possédaient, outre leur appartement dans la capitale et leur villa de Juziers, un appartement et un yacht de plaisance sur la côte méditerranéenne, à Juan-les-Pins, ville balnéaire où elle participait à des compétitions de natation ; ils étaient également propriétaires de plusieurs appartements locatifs dans la capitale (qu'ils vendirent lorsque leurs locataires les vandalisèrent après que Françoise et sa mère leur aient demandé de vider les lieux après plusieurs trimestres d'impayés). Chaque année, la famille effectuait un (sinon plusieurs) long voyage à l'étranger, dans des pays différents le plus souvent en Grande-Bretagne, ce qui lui permit de maîtriser mieux que beaucoup de ses collègues la langue anglaise. Elle continua à voyager tout au long de sa vie, non seulement à titre privé mais aussi dans le cadre de ses activités professionnelles, mettant alors à profit ses jours de liberté pour y visiter des musées, des monuments célèbres ou des sites touristiques. Elle avait manifesté beaucoup d'intérêt pour le musée Guggenheim de Boston lors du congrès de l'IBA à Woods-Hole (1977) et avait été enthousiasmée par le survol des Niagara Falls à l'occasion du congrès franco-canadien de zoologie (Montréal, 2005) ou par les geysers du parc du Yellowstone (congrès de l'IBA à Bellingham, en 2006). Le décès de ses parents l'avait beaucoup affectée, mais elle y avait fait face avec courage et avait été impressionnante de dignité lors de la cérémonie funèbre de sa mère, sa dernière proche parente. Pour meubler sa solitude et son célibat, elle avait recueilli un chat qui faisait régulièrement avec elle dans son panier les trajets Juziers-Paris.

Depuis son plus jeune âge, elle était passionnée par les sciences de la Terre et encouragée en cela par ses deux prestigieux maîtres durant ses études universitaires, le couple Termier : Henri (1897-1989), sédimentologue et professeur de géologie à la Sorbonne, et Geneviève (1917-2005), paléontologue et spécialiste des Gastéropodes et des Brachiopodes du Permien, une affable directrice de recherche au CNRS dont la compétence et la gentillesse impressionnaient tous ceux qui l'approchaient. Sur leur conseil, elle devint une spécialiste des Bryozoaires du Dévonien, qui restèrent son matériel de recherche privilégié durant toute sa carrière d'enseignant-chercheur à l'Université Pierre-et-Marie Curie. Dans le cadre de ses activités, elle se rendait régulièrement sur le terrain, visitant de nombreux stratotypes ; elle était responsable de la collection d'invertébrés fossiles du laboratoire, et délivrait aux étudiants un enseignement essentiellement pratique ; elle a aussi participé à de multiples congrès de géologie et de paléontologie dans un grand nombre de pays, l'un de ses plaisirs étant d'en rédiger au retour des comptes rendus détaillés. Possédant son propre matériel, elle réalisait elle-même les sections de ses échantillons. Elle a surtout publié sur des compositions et structures de populations de Bryozoaires, les « assemblages » d'espèces, décrivant à cette occasion différents taxons nouveaux. Elle s'intéressait d'une façon générale à l'ensemble des Bryozoaires fossiles et, lorsqu'ils avaient fait ensemble le circuit de reconnaissance en prévision de l'organisation des excursions liées au congrès de l'IBA de 1989, elle avait fait découvrir à J.-L. d'Hondt et avec beaucoup d'érudition les affleurements stratigraphiques riches

Françoise Bigey

en Bryozoaires de faluns d'Anjou et de Touraine. Préférant conserver le plus possible de liberté et avoir le moins possible de contraintes universitaires, elle choisit de ne pas soutenir sa thèse alors qu'elle disposait largement de quoi la rédiger, et de rester au grade de maître de conférences. Après son départ en retraite de l'université, elle devint enseignant-chercheur bénévole, avec le titre d'Attachée, au Muséum National d'Histoire Naturelle de Paris où elle gérait une partie des collections d'invertébrés. En 2009, lorsque J.-L. d'Hondt en était devenu président, elle avait accepté de l'aider et était depuis lors la trésorière de la Société zoologique de France.

Elle était l'une des plus anciennes des membres de l'IBA, à laquelle elle avait adhéré en 1969, et le premier congrès de Bryozoologie auquel elle participa fut le premier des deux organisés par Gilbert Larwood à Durham, en 1971. Mais si elle était déjà dès lors en relation avec les bryozoologues-paléontologues français des universités de Lyon, de Paris et de Bordeaux, elle ne fit la connaissance des biologistes travaillant en France sur les Bryozoaires actuels (G. Lutaud, J.-G. Harmelin, J.-L. d'Hondt) que lors du congrès de l'IBA organisé à Lyon par Louis David en 1974, et lors duquel elle leur collecta de nombreux spécimens en plongée aux alentours des îles Frioul, près de Marseille. Elle fut à plusieurs reprises la représentante des bryozoologues français au sein de l'Advisory Council de l'IBA, et participa à la totalité des meetings de l'association de 1971 (Durham) à Catania (2013). Lorsque J.-L. d'Hondt envisagea d'organiser à Paris, à l'occasion du bicentenaire de la Révolution française, un congrès international de l'IBA, elle accepta immédiatement non seulement de l'aider mais, vu sa bonne connaissance de l'anglais, elle lui proposa de prendre en charge la plus grande partie de l'organisation matérielle qui impliquait nombre de correspondances avec des collègues non francophones, de la préparation de la partie géologique des excursions, ainsi que d'une grande partie de l'édition du volume du congrès ; ce qu'elle fit très scrupuleusement. Elle était en admiration devant la qualité des travaux de Judith Winston et appréciait considérablement les idées novatrices, l'ouverture d'esprit et la culture de Thomas J. M. Schopf, ainsi que ses efforts pour promouvoir l'étude des Bryozoaires bathyaux et abyssaux dont il avait pressenti l'intérêt exceptionnel ; aussi, lors du décès de celui-ci, demanda-t-elle à J.-L. d'Hondt d'être sa co-auteur pour la notice commémorative qu'il comptait rédiger à la mémoire d'un collègue devenu un réel ami et disparu trop prématurément. Sa santé dont elle parlait peu devait ou a pu dans certain cas être relativement fragile, si l'on en juge par son état de faiblesse à plusieurs reprises lors du congrès de l'IBA à Bellingham.

Toujours très élégante et témoignant d'une excellente et rigoureuse éducation, aimant fréquenter les bons restaurants, incapable de se dispenser de son verre de whisky avant chaque repas, Françoise Bigey était passionnée de spectacles et de grande musique, se rendant plusieurs fois par mois au théâtre (dont la Comédie Française), à l'Opéra de Paris ou dans les grandes salles de musique classique, au point de devoir ensuite parfois limiter ses dépenses durant les derniers jours du mois. Elle ne manquait aucune des expositions temporaires organisées dans les grands musées parisiens. Pendant de longues années, elle avait été fervente de natation, gagnant alors certains concours régionaux. Lors du congrès de l'IBA à Woods-Hole,

Bulletin de la Société zoologique de France 145 (1)

elle avait acheté pour en faire cadeau au retour à sa famille et à ses amis un certain nombre de représentations de limules en métal doré. Très religieuse, catholique pratiquante respectant les valeurs d'intégrité et de droiture de la religion et engagée dans ses œuvres sociales, elle comptait dans sa famille plusieurs religieuses. C'est parce qu'elle avait tenu à assister à un office dans une église de Panama, alors que plusieurs autres membres de l'IBA l'en avait dissuadée, qu'elle fut poignardée sans trop de gravité devant l'entrée par un groupe d'adolescentes de 10-12 ans pour lui voler son sac à main, ses papiers d'identité et surtout son argent. Très exigeante d'elle-même comme des autres, parfois intolérante, il lui arrivait de tenir des propos cinglants envers ceux qui ne respectaient pas ses valeurs morales ; un jour où elle avait une communication scientifique à terminer, elle n'a pas hésité à dire sèchement à John et Dorothy Soule, un couple de collègues américains prestigieux et unanimement respecté, qu'ils la dérangent. Elle ne plaisantait que rarement, mais savait décrire les personnes et les événements avec beaucoup d'humour. Lorsqu'elle était de mauvaise humeur, elle était capable au sortir d'une réunion de laisser rentrer des collègues chez eux à pied, alors qu'elle passait devant leurs domiciles avec sa voiture (vide). Toutefois, l'âge venant accompagné de son cortège de soucis de santé, ayant parfois nécessité qu'elle passe sur la table d'opérations, elle se montrait plus compréhensive en ayant réalisé qu'elle-même devenait plus vulnérable.

Françoise Bigey était une personne remarquable de par son éducation et sa culture, une scientifique passionnée et de valeur, dont on oublie facilement qu'elle a pu être parfois excessive, qui par certains côtés a vécu une existence exceptionnelle ; même si celle-ci lui a sans doute laissé quelques regrets, dont elle ne parlait pas, surtout durant ses dernières années où elle a vécu dans la solitude et où elle recherchait beaucoup plus qu'auparavant le contact, au moins téléphonique, avec ses amis ; ses dernières activités au Muséum lui apportèrent les contacts humains qui lui auraient alors fait défaut. La personnalité de Françoise Bigey fut de celles que ses amis ne pourront pas oublier.